

Monsieur Henri a un rendez-vous

Jean-François Somain

Numéro 102, printemps 2004

L'enfance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14381ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Somain, J.-F. (2004). Monsieur Henri a un rendez-vous. *Moebius*, (102), 91–98.

JEAN-FRANÇOIS SOMAIN

Monsieur Henri a un rendez-vous

Monsieur Henri se leva.

Il venait de se souvenir, étonné, du moment de sa naissance.

Sans doute l'imaginait-il. Cela n'a pas d'importance. Avec une étrange précision, des images nettes, il avait revu la salle d'hôpital, sa mère couchée, les jambes écartées, dans une position malcommode. Faut-il toujours commencer sa vie en dérangeant les autres?

Il aurait voulu naître autrement. En sortant, par exemple, d'une femme accroupie et décontractée, comme il l'avait vu dans un film. Mais non. Les obstétriciens, les sages-femmes, les infirmières travaillent mieux autour d'une femme étendue sur le dos. Et puis, l'enfantement n'est jamais une partie de plaisir. Il se peut qu'une mère trouve vraiment plus confortable d'être couchée et de se reposer un peu entre les étapes de l'accouchement.

Soit. Pensons donc à l'enfant, qui était lui. À peine sorti du tunnel étroit qui lui comprimait le crâne et le corps, après dix secondes où il s'efforça de prendre son souffle, de découvrir l'art de respirer, il pleura d'avoir dû faire ce court voyage de façon aussi difficile.

Pourquoi aurait-il eu droit à un meilleur accueil? Peut-être avait-il été conçu par mégarde, par négligence. Même en supposant que ses parents étaient heureux d'avoir un rejeton, il leur apportait de sérieux chambardements, des nuits difficiles, une autre bouche à nourrir, un bambin à habiller, à élever, un réaménagement de leur horaire quotidien, des dépenses additionnelles.

La chose importante, dans tout cela, c'est qu'il était né.

*

Monsieur Henri hocha la tête. Le souvenir, avec une acuité douloureuse, lui rappelait qu'il avait un rendez-vous. Il s'habilla, mit une chemise propre, cravate, veston. Il préférait les chemises amples, mais on avait toujours exigé, au bureau, que les gens portent cravate. Il ne fallait pas être trop à son aise au travail. Même quand il faisait chaud, il ne fallait pas se déchausser, cela pouvait faire mauvaise impression.

Monsieur Henri, qui ne travaillait plus depuis longtemps, jugea bon de s'habiller comme il l'avait fait pendant tant d'années. Son costume représentait une bonne partie de sa vie et convenait parfaitement à ce rendez-vous.

Un vague sourire éclaira son visage devenu sombre, taciturne, fatigué, souvent ennuyé. Jadis, il y avait de cela bien des années, il aimait jouer avec des pantoufles. Il prenait alors celles de son père ou de sa mère. C'étaient des dragons, des monstres préhistoriques. Quand on le découvrait, on les lui arrachait, parfois avec un rire moqueur, parfois avec une remontrance. Il devait s'amuser uniquement avec les jouets qu'on lui donnait.

Pourquoi lui achetait-on ces camions, ces puzzles, ces fusils, ces blocs de construction, et pourquoi le renvoyait-on dans le sous-sol? C'était sa salle de jeux, disait-on, on l'avait aménagée spécialement pour lui. Ne comprenait-on pas qu'il préférait jouer avec de vieilles chaussures dans la chambre à coucher de ses parents? Les adultes étaient bien étranges. Plus tard, Monsieur Henri comprendrait que les enfants sont aussi étranges, et les adolescents, et les jeunes gens, et tout le monde. Étranges, incompréhensibles. Quand on les comprend, c'est encore plus terrible.

D'un naturel affable, conciliant, hypocrite au besoin s'il s'agissait de faire plaisir, Monsieur Henri avait toujours eu des copains quand il était enfant. Il n'était pas toujours facile de faire des choses ensemble. Il s'était souvent demandé s'ils ne se consultaient pas en cachette pour jouer au football quand il rêvait de balle molle, pour aller voir du

hockey quand il songeait à aller au cinéma, pour regarder la télévision quand il voulait sortir avec des filles.

Ils devaient sans doute se concerter pour l'obliger à faire autre chose que ce qu'il voulait. Il était difficile d'expliquer la vie autrement.

Ses premières amours, comme il s'en souvenait ! Les filles réagissaient comme si elles avaient été façonnées dans le même moule, avec à peine quelques variations. Les unes se laissaient caresser les mains mais pas les seins. D'autres aimaient se faire cajoler les seins mais pas les cuisses. Si elles se laissaient embrasser, c'était la bouche fermée. Quand elles lui permettaient d'autres plaisirs, c'était pour les noyer rapidement dans un marécage de malentendus, de déceptions, de frustrations.

Elles se donnaient sans doute le mot. Le jeu consistait en quelques mouvements simples : l'attirer, le pousser à exprimer un désir, le laisser avancer et faire tomber la guilotine.

Il avait eu sa part de succès, comme tout le monde, il avait bien embrassé des filles, il avait couché avec quelques-unes. Ce n'était plus du bonheur. Les simagrées de la séduction, les difficultés à mener ses amours à bonne fin empoisonnaient le résultat.

Pourquoi ne se croise-t-on pas les bras dès le début ? Pourquoi ne tourne-t-on pas le dos ? Pourquoi avance-t-on toujours dans la vie ?

Parce qu'on cherche le soleil.

On est dans un tunnel. On devrait s'arrêter et se laisser mourir, tout bonnement. Refuser de faire un geste, refuser de respirer. Mais non. Nos poumons nous forcent à avaler de l'air, notre estomac nous oblige à le remplir, nos hormones chantent leur rengaine. On avance vers la lumière. Il y a toujours une lumière au bout du tunnel. Elle indique l'entrée du prochain tunnel.

*

Monsieur Henri prit sa canne. Il ne pouvait plus marcher sans s'y appuyer.

Ses yeux lui faisaient mal. Ses jambes lui faisaient mal. Son corps lui faisait mal. Sa vie lui faisait mal. Elle lui faisait d'autant plus mal qu'il avait enfin l'impression d'y comprendre quelque chose. Comment ne s'en était-il pas rendu compte plus tôt? À force d'entêtement, d'adresse, de savoir-faire, il avait survécu à tout. Mais il se souvenait.

Oui, il se souvenait. Quand il voulait jouer avec son chat, lire un livre, flâner dans un parc, ses parents l'envoyaient à l'école. Quand il avait voulu faire l'amour, ses copines l'avaient forcé à tricher, à leur inventer des fadaïses sentimentales dont la sottise le rongeaient encore. Quand il avait aimé de tout son cœur, on l'avait tantôt repoussé, ce qui est un moindre mal, et tantôt fait attendre et poireauter jusqu'à ce que la fleur se dessèche et qu'il ne reste qu'un reflet de la magie première. Quand il avait étudié, ses professeurs l'avaient forcé à apprendre et à dire des choses auxquelles il ne croyait pas. Quand il avait pris un travail, on s'était arrangé pour qu'il s'ennuie ou fasse des choses qu'il n'approuvait pas.

Les souvenirs les plus minces, les plus ordinaires, sont souvent les plus cuisants.

Il revoyait maintenant tous ces visages, il se rappelait tous ces gestes. Comment ne pas se rendre compte que ses parents, ses professeurs, ses copains, ses maîtresses étaient de connivence? Comment ne pas comprendre qu'il s'était toujours agi d'une horrible conspiration?

Le but, c'était d'empêcher qu'il soit heureux.

Monsieur Henri n'était pas paranoïaque. Il ne se voyait pas comme la victime d'un complot. Ce n'était pas lui qui était visé. Enfin, pas seulement lui.

Tout simplement, on jouait avec des dés pipés, on devait vivre dans un engrenage fait pour étrangler tout un chacun, on devait suivre des règlements et des procédures qui conduisaient à un cul-de-sac où l'on tourbillonnait jusqu'à se fracasser des pieds à la tête.

C'était vraiment une conspiration. Pas d'Un Tel et d'Une Telle, de Monsieur Machin ou de Madame Chose. Disons plutôt une machination du destin, ou le sens de la vie.

Cela ne changeait rien au but de l'exercice. Il fallait l'inciter à dire ce qu'il voulait, stimuler ses rêves, nourrir son appétit de vie, son aspiration au bonheur. Il fallait lui inspirer confiance pour qu'il se présente les bras ouverts, le cœur sur la main, et lui lancer alors une volée de flèches. Ou des épines, ce qui est souvent pire.

Plus tard, il avait vu des gens mourir. Des accidents de voiture, des cancers, des crises cardiaques, des suicides, des maladies de tout genre. Certains mouraient de leur belle mort, si une telle chose existe. Maintenant, Monsieur Henri comprenait tout. Le vie est d'une extraordinaire cruauté. Il est bien normal qu'on en meure.

La seule chose étonnante, au fond, c'est qu'on puisse résister aussi longtemps. Les années passent, on endure, et on dure.

*

Monsieur Henri sortit. Il marchait lentement, serrant sa canne comme on s'accroche à la vie quand on a encore une chose à faire.

Il avait rendez-vous.

Dehors, il faisait sombre. On y voyait à peine. C'est évidemment un avantage, quand tout ce qu'on voit nous fait horreur. La nuit était encore un prétexte pour l'empêcher de voir le trottoir, le gazon, les arbres, les façades des maisons. Non pas parce qu'il aurait pu y trouver une goutte de beauté, mais afin qu'il trébuche encore, qu'il se cogne, qu'il dérape et se foule une cheville ou se démette l'épaule. C'est quand on reçoit des coups, quand on se brise un membre, quand on se lacère la jambe qu'on prend conscience de sa propre existence.

Son existence lui remontait à la gorge comme un relent fétide. Ce n'était pas l'image d'un lac paisible, un agréable chant d'oiseau, un couchant riche de couleurs vives. Une vie, c'est les gens qu'on a croisés, qu'on a connus, avec qui on a vécu quelques heures, quelques mois, des années.

Quand on examine ses souvenirs, on trouve surtout une poignée de gens. Quand on se met à analyser le com-

portement de ces gens, on découvre surtout des choses horribles. Il est encore plus pénible d'approfondir le bonheur, car on tombe toujours sur son absence.

Non, pas tout à fait. On a souvent été heureux. Cela fait partie de la conspiration. On nous permet de saisir le fruit pour qu'on puisse voir les vers qu'il contient. On arrive au bord de la plage, on prend une poignée de sable chaud, et c'est pour le sentir se dissiper et nous glisser entre les doigts. Il manque toujours quelque chose. On se regarde dans le miroir, on esquisse un sourire, et voilà qu'on voit des cheveux blancs, un regard de plus en plus vide, la griffe des mille contrariétés qui nous ont creusé les rides.

*

Monsieur Henri marchait de plus en plus vite.

Il avait vécu, comme tout le monde. Il avait eu des amis. Connus des femmes. Il s'était marié. Avait eu des enfants, qui avaient fait leur chemin. Il avait travaillé, avec succès. Il avait fréquenté des gens qui l'invitaient, parce qu'il les avait invités, et qu'il devait alors réinviter, dans le cercle vicieux des relations humaines. On l'estimait sans doute. Enfin, on lui accordait l'attention qu'on porte à un programme de télévision qui finira et qu'on oubliera.

Il avait vécu. Il avait marché, droit devant lui, comme l'âne suit la carotte que son maître tient devant lui, au bout d'un bâton. Parfois on le laisse y croquer, juste une bouchée, pour qu'il continue à avancer.

La carotte. Le désir, toujours le désir. Avait-il été dupe! Le désir est une malédiction qui gruge le cœur et éloigne toute sérénité.

Cela, c'est quand le désir n'est pas satisfait.

Et le désir n'est jamais satisfait. Tous sont de connivence, sans même s'en rendre compte, pour qu'il ne le soit pas.

Monsieur Henri reconnaissait qu'il avait grignoté bien des fruits et respiré bien des parfums. C'était du trompe-l'œil. On lui avait permis de marcher dans les sentiers du jardin enchanté parce que des clôtures étaient dressées pour

l'empêcher de toucher aux fleurs. L'eau de la fontaine brillait au soleil, mais elle était pourrie.

Il y a bien des moments agréables au cours d'une vie. Ce sont toujours des moments, des étoiles dans la nuit, des étoiles filantes. Combien de jours, ce mois-ci, ai-je été heureux? Combien de minutes, de secondes de joie ai-je pu connaître aujourd'hui? Si on en tenait la comptabilité, on s'apercevrait vite que le passif excède l'actif.

Quand il était jeune, on avait voulu le convaincre qu'il y avait un paradis. Où se trouve-t-il? Ailleurs. Quand le verra-t-on? Plus tard.

Il avait toujours été sceptique. Maintenant, il savait. Le paradis, c'est un endroit où on oublie qu'on a vécu. Cet endroit n'existe pas. Quand on croit l'avoir atteint, c'est qu'on est en train de disparaître.

*

Il fallait faire vite. Déterminé, comme le destin, Monsieur Henri avançait dans la nuit.

C'était une double nuit, autour de lui et en lui. Quelques étoiles ne changent pas grand-chose à l'obscurité.

Il faisait froid. Pourquoi faut-il qu'il fasse froid? On s'y fait, on s'habille chaudement, on s'invente des sports d'hiver, on passe à travers les saisons. Il est plus difficile de s'habituer au froid qu'on trouve chez les gens.

Monsieur Henri secoua la tête. Il avait aussi connu des gens chaleureux, d'une exubérance grotesque. La plupart étaient surtout tièdes.

Non, non. Ce n'était pas cela. En ce moment, les gens n'avaient plus d'importance. Il s'agissait de lui.

Dans tous ses souvenirs, un mouvement revenait, persistant. Face à tout ce qu'il voyait, face à tout ce qu'il entendait, il avait surtout eu envie de dire: Je ne suis pas d'accord.

Il le disait rarement. Pas par politesse, mais parce que c'était inutile.

*

Monsieur Henri arriva enfin au lieu du rendez-vous.

C'était un endroit désolé, une petite colline perdue dans la brume que le froid tirait d'un ruisseau. Cette brume faisait un tel contraste avec la noirceur de la nuit qu'on aurait pu y voir l'ébauche d'une aube couvant des desseins sinistres.

Avec effort, s'appuyant de plus en plus sur sa canne, Monsieur Henri atteignit le sommet de la colline.

Une maison se dressait au haut de la falaise. Monsieur Henri ne l'habitait plus, mais il n'avait pas jugé nécessaire de s'en départir.

Il sortit sa clé et poussa la porte. Sans prendre la peine de s'éclairer, il s'engagea dans le couloir qu'il connaissait bien.

Au bout du couloir, à droite, se trouvait une pièce de débarras. Là, Monsieur Henri ouvrit la lumière.

Parmi une foule d'objets disparates, il aperçut rapidement son berceau, que sa mère avait toujours voulu garder et dont il avait naturellement hérité.

Monsieur Henri respira profondément, comme ceux qui bientôt ne respireront plus.

Tout avait commencé là. Il pouvait s'y voir, avec un hochet, histoire de se faire une petite musique. Pas pour s'amuser, mais pour ne pas déranger les autres.

Un berceau perdu parmi d'autres souvenirs, aussi futiles et lancinants que ceux qu'il couvait dans son cœur. En le regardant, la gorge crispée, il se rappela encore son enfance et toute sa vie, les gens qu'il avait connus, ce qu'il avait accompli, ce qu'il n'avait pas pu faire, les bonheurs arrachés à la sauvette, les échecs aussi dérisoires que les succès.

Appuyé sur sa canne, Monsieur Henri se pencha sur le berceau.

Tout était bien. Il n'aurait pas pu souhaiter autre chose à son dernier rendez-vous.

Pour une fois, seul avec lui-même, il pouvait s'exprimer totalement.

Il se pencha donc sur le berceau et cracha dedans.